

STRASBOURG

Une école pour les musiques électroniques



Portes ouvertes de l'école Longevity demain, de 14 h à 22 h au Shadok, à Strasbourg. PHOTO DR

L'association Longevity fait vivre de longue date un festival annuel de musiques électroniques, à Strasbourg. Ces dernières années, ce festival se déroulait au jardin des Deux Rives. Parallèlement à cet événement, Guillaume Azambre et Fred Traverso lancent une école de musiques électroniques à Strasbourg. Elle sera hébergée au Shadok, lieu dédié aux cultures numériques, installé sur la presqu'île Malraux, dans les Docks Seegmuller. Guillaume Azambre assume plutôt les fonctions d'organisation et Fred Traverso, musicien et enseignant, la partie pédagogique du lieu de formation. Tous deux assument ensemble la « direction artistique du lieu », car l'école visera à aider des talents artistiques à éclore. La « Longevity music school » accueillera les néophytes tout comme les musiciens qui souhaitent améliorer leur pratique, ou découvrir les sons électroniques. Les cours pour enfants, en deux groupes d'âge entre 8 et 15 ans, se dérouleront les mercredis après-midi. Les cours pour adultes débuteront véritablement en septembre prochain. D'ici là, des enseignements seront dispensés plutôt sous la forme d'ateliers. L'école de musique Longevity sera inaugurée demain samedi, lors de « portes ouvertes », de 14 h à 22 h au Shadok. Durant ce moment, le public pourra rencontrer les fondateurs, assister à des démonstrations de musique assistée par ordinateur et d'instruments de musique. Une table ronde autour des musiques électroniques est prévue à 17 h, au rez-de-chaussée du Shadok, situé 25, presque l'île André Malraux, à Strasbourg.

► Site web de l'école : <http://www.longevity-musicschool.eu>, actif à partir de demain.

ARCHITECTURE



L'ENSAS s'ouvre au public. PHOTO - ARCHIVES DNA

STRASBOURG

Portes ouvertes à l'ENSAS

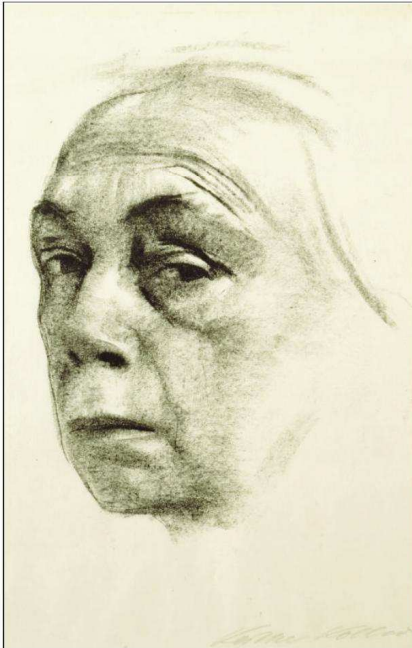
Découvrir l'École nationale supérieure d'architecture de Strasbourg (ENSAS), mais aussi les études d'architecture à travers une exposition de travaux d'étudiants. Tel est le programme de la journée Portes Ouvertes qui se tient samedi 24 février de 10 h à 17 h. Et se décline autour de deux conférences de présentation de l'établissement, de ses formations et procédures d'admission – à 10 h 45 et 14 h 45. Également annoncée : une conférence sur la formation continue à 13 h 45. Dirigée par Jean-François Briand, l'ENSAS compte 820 étudiants. www.strasbourg.archi.fr

EDITION Publié par L'Atelier contemporain à Strasbourg

Käthe Kollwitz

avec son cœur et ses mots

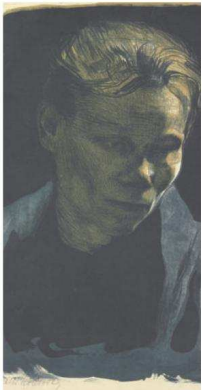
Le musée d'art moderne de Strasbourg est la seule collection publique en France à posséder des œuvres de Käthe Kollwitz (1867-1945). L'immense artiste allemande fait entendre sa voix à travers son journal intime publié, en traduction française, par l'éditeur strasbourgeois François-Marie Deyrolle.



Autportrait de l'artiste ; lithographie au crayon, 1924. DR.

Adolescente, elle dessinait les ouvriers des quartiers pauvres de Koenigsberg, sa ville natale. Issue d'une famille bourgeoise, la jeune Käthe voyait ses parents intrigués par de tels dessins. Quand ils lui demandaient pourquoi elle ne traitait pas des « sujets plus beaux », elle leur répondait simplement : « Mais je les trouve beaux ! »

Et c'est vrai qu'ils seront beaux, tous ces prolétaires, ces chômeurs, ces vagabonds, ces paysans en lutte que, bien plus tard, l'artiste saura puissamment faire naître sous son crayon, soulignant leur humanité blessée. Et c'est vrai qu'elles seront belles aussi, gravées



Buste de l'ouvrière au châle bleu, 1903 – lithographie bicolore au pinceau et crayon. DROITS RÉSERVÉS

dans le cuivre ou dans le bois, ces mères hurlant au ciel l'injustice de leurs enfants ou de leurs maris morts à la guerre – d'une guerre mondiale à l'autre, Käthe Kollwitz en fera elle-même la douloureuse expérience, perdant un fils sur le front de Flandres en 1914, et un petit-fils en Russie en 1942.

De la supériorité du dessin et de la gravure sur la peinture pour certains thèmes...

Si la mère ne sombra pas dans le désespoir, ce fut peut-être parce que l'artiste parvint à la consoler. Sans compromis, regardant droit dans les yeux une Allemagne dont l'essor industriel et la richesse de quelques nantis s'accompagnaient d'une insupportable misère sociale. À ces laïssés-pour-compte, elle érigea un remarquable monument artistique, dans ce graphisme qui entremêle l'expressivité du trait et un sens aigu du réalisme et de l'observation. Käthe Kollwitz assumera cet « art des caniveaux » que lui reprochera le Kaiser Guillaume II, s'opposant à ce que lui soit remise la médaille d'or de la *Grosse Berliner Kunstausstellung* de 1898 pour sa magistrale (mais politiquement suspecte) série *Une révolte des tisserands*. Ce qui ne l'empêchera pas de connaître un vrai succès critique, tant en Allemagne qu'à l'étranger.

Très tôt, Käthe Kollwitz délaissa la peinture pour le dessin et

LE CHIFFRE

30

c'est le nombre d'œuvres de Käthe Kollwitz figurant dans les collections du musée d'art moderne de Strasbourg. Plusieurs d'entre elles sont des dons du collectionneur et mécène strasbourgeois Jean-Louis Mandel.

la gravure. Elle adopte la position artistique d'un Max Klinger, et de son qui privilégie la seconde technique par rapport à la première pour des thèmes spécifiques. Car pour Klinger « certains sujets appellent, nécessitent d'être dessinés. Les arts graphiques conviennent mieux que la peinture pour exprimer les aspects les plus sombres de l'existence », écrit Sylvie Doizelet en introduction de ce journal de Käthe Kollwitz, tenu de 1908 à 1943. Elle en cosigne avec sa mère, Michelle Doizelet, la traduction française qu'ajoute François-Marie Deyrolle au catalogue de son excellente maison d'édition, L'Atelier contemporain, créée à Strasbourg il y a près de cinq ans.

« Qu'un éditeur strasbourgeois s'intéresse à Kollwitz, je trouve cela normal. C'est une artiste qui prend une résonance particulière à Strasbourg puisque son musée d'art moderne est le seul en France à posséder quelques-unes de ses œuvres. Elles avaient d'ailleurs été achetées pour certaines du vivant de l'artiste ! » observe François-Marie Deyrolle.

Ce dernier, dans le cadre de la publication du journal de Kollwitz, a pu nouer un partenariat avec le Käthe Kollwitz Museum de Cologne, institution entièrement consacrée à l'artiste.

Collaboration qui lui permet d'intégrer un cahier graphique, fondamental compte tenu du sujet. Son objectif : restituer en 48 illustrations les grandes lignes de la trajectoire de l'artiste, y compris celle de la sculptrice dont le travail aux formes massives est moins connu que son œuvre graphique. Couvrant 35 ans de la vie de Kollwitz, ce journal n'est pas reproduit dans son intégralité. « Cela correspond environ à la moitié du corpus. Il a bien fallu faire des choix. Le livre, avec plus de 300 pages, est déjà assez volumineux. Et puis tout n'est pas non plus d'un intérêt extraordinaire », indique l'éditeur strasbourgeois.

La porte-parole du prolétariat

Demeure l'essentiel dans cette sélection : on y entend la voix de Käthe Kollwitz. De l'épouse, de la mère, de l'artiste. Des factettes qui se réfléchissent entre elles et entremêlent les observations sur la vie en famille, les projets et réalisations artisti-

ques, la mission qu'elle se fixe – traduire par l'art le refus de la misère sociale et le droit des plus pauvres à la dignité. « Je dois représenter la souffrance des humains, qui n'a jamais de fin », écrit celle qui se voit, sans jamais avoir adhéré à un parti, comme « la porte-parole du prolétariat ».

Une date clef dans sa propre histoire personnelle : l'annonce de la mort de Peter, son fils, tombé sur le front le 22 octobre 1914 et dont elle apprend la nouvelle le 30 octobre. Notant dans son journal, à cette date, une unique phrase : « Votre fils a été tué ». Qu'y avait-il à dire de plus ? Une dizaine de jours plus tard, elle y reprendra les vers de Gottfried Keller : « Maintenant je suis devenu maître dans l'art de tisser le chagrin et la douleur. Je tisse jour et nuit un lourd manteau de deuil. » Ce manteau, elle le portera à jamais. Son journal est hanté par la présence de Peter, l'enfant fauché par une guerre qui n'était pas la sienne – « Tu es étendu dans ta tombe. Les 18

merveilleuses années sont terminées. » Hanté aussi par le thème de la douleur inconsolable de la mère. Dans une Europe qui s'embrasera à nouveau, rien ne lui sera épargné. C'est ainsi qu'elle apprend la mort de son petit-fils, lui aussi prénommé Peter. « Hans [le second fils de Kollwitz, père de Peter] était ici ces derniers temps. Le mercredi 14 octobre, il s'est approché de moi, silencieux. J'ai su alors que Peter était mort », écrit-elle encore.

Comme tous ceux de sa génération, elle pourra confier dans sa dernière lettre, adressée à son fils, le 16 avril 1945 : « La guerre m'a accompagnée jusqu'à la fin. » Elle n'aura même pas la satisfaction d'assister à la chute finale de ce nazisme qu'elle avait en horreur. Elle meurt le 22 avril 1945. Huit jours avant le suicide d'Adolf Hitler. ■

SERGE HARTMANN

► *Käthe Kollwitz. Journal, 1908-1943*, chez L'Atelier contemporain, 308 pages, 25 €. L'ouvrage sera disponible en librairie à partir du 9 mars.

« TOUT TERRORISME REND LES HOMMES MAUVAIS... »

« 21 mars 1922. Romain Rolland a écrit à Barbusse une lettre ouverte, qui est très bien. Il refuse tout terrorisme. Si les hommes étaient comme des tablettes lisses, dit-il, qu'on pourrait laver – et alors elles seraient aussi propres et brillantes qu'au paravant –, on pourrait leur parler. Mais tout terrorisme rend les hommes mauvais et c'est justement à des époques aussi troublées qu'ils sont le plus impressionnables. Que le but sanctifie les moyens est un faux point de vue, et justement si l'on en arrive à ces moyens, ils sont capables de transformer le meilleur but en un mauvais. »

Extrait du journal de Käthe Kollwitz.



Les Foyers, 1908-1909 – crayon, plume, encre de Chine, sépia rehaussé de blanc. DROITS RÉSERVÉS